

rigidité dans le système. Nous avons des conventions-types, pour un, deux ou trois ans, et on prévoit des augmentations—et ces augmentations produiront un effet, par ailleurs, sur la situation de l'emploi.

Maintenant, ces augmentations de salaires, évidemment, comme d'ailleurs les prix, ont une tendance à se généraliser; d'où vient cette généralisation? C'est que les salaires ne sont pas uniquement du type économique; les salaires ont, en effet, une dimension sociologique et, du point de vue sociologique, dans les salaires, il y a une partie fondamentale, ce qui veut dire qu'il y a différentes courbes de salaire. Ce qu'ils tâchent de défendre le plus, c'est leur position relative, par rapport à d'autres travailleurs. Donc, chaque fois qu'il y a pression dans un domaine, il faut nécessairement que d'autres, qui ne voudraient pas avoir un pouvoir d'achat amoindri—ils tâchent de suivre, et d'autres tâchent de laisser cette différenciation des salaires qui est la nôtre, dans tout le système économique. Ceci, évidemment, introduit des augmentations qui sont absolument irréversibles, et elles seront d'autant plus fortes, quand on sait le nombre de secteurs dans lesquels l'augmentation de productivité est difficile à obtenir et devient de plus en plus grand. Je crois que c'est une des choses qu'il faudrait envisager, et que le Canada étant un pays extrêmement évolué du point de vue économique; c'est un des grands pays développés.

Ça se présente sous quelle forme? C'est que nous avons une industrie primaire qui est assez importante en tant que valeur de production mais qui, en nombre d'emplois ne représente pas un très grand nombre de personnes.

Nous avons une industrie secondaire qui se développe, mais qui, cependant, elle-même ne représente pas encore un très grand nombre de personnes. Ce qui veut dire que nous avons une population qui a tendance à se déverser dans le secteur tertiaire, c'est-à-dire dans tous les services possibles. Dans la productivité, dans les services, ces choses sont très difficiles et pratiquement inconnues, comme mesures. Ce qui veut dire, disons, que nous avons un certain nombre d'augmentations où la productivité pourrait être mesurée.

Admettons que dans la sidérurgie elle peut être mesurée, mais, dès que cette augmentation est en mieux, c'est que d'autres secteurs entrent en jeu. Nous avons un changement dans les rapports des revenus de ceux qui sont dans l'industrie manufacturière, et ceux qui sont dans les services, et, donc, un ajustement par les prix de ceux qui sont dans les services, par exemple pour ajuster leurs revenus.

Ils peuvent avoir un certain avantage, mais sa productivité ne change pas de façon spectaculaire; ça reste à peu près la même chose. Alors il va rénover son revenu en faisant une chose très simple—en augmentant son prix.

Alors, il y aura une augmentation irréversible et je crains qu'elle devienne d'autant plus forte que le secteur des services devient plus fort. Aujourd'hui, ils représentent une demie de la population et dans une dizaine d'années ils représenteront peut-être 75 p. 100. Ceci pose évidemment le problème de quelle façon? Est-ce qu'on peut lutter contre ce genre de choses?

Je crois qu'au Canada il y aura un certain nombre de prises de position très nettes à ce sujet, suivant le côté où on se trouve, dans notre système économique, et pour tout le monde, ça correspond très bien à ces intérêts, disons, dans la prise de position, qu'on ne voit pas de quelle façon un contrôle de prix peut être efficacement installé. Je crois qu'un contrôle a une importance, et c'est extrêmement efficace s'il est appliqué pour une période très courte; mais, toutes mesures d'une restriction de ce genre s'émoussent avec le temps; donc, son effet devient de plus en plus faible, et ça devient un très grand désavantage; c'est que, lorsqu'on intervient sur un certain nombre de prix, le trouble qui se fait à chaque fois, c'est d'agir sur les symptômes, sans agir sur les causes; on essaie d'éviter que les prix montent dans un secteur donné, car on croit que c'est important pour le coût de la vie; on tâche de freiner là et on laisse le reste. Ce